

**LA VISION DU MONDE DE MOHAMMED IQBAL (1877-1938) ET DE MALEK BENNABI (1905-1973) RELATIVE A L'HISTOIRE, LA CULTURE ET LA CIVILISATION.**

D<sup>r</sup>. Asma Rashid\*  
trad. F. Hellal@



**2<sup>ème</sup> Partie**

**Les problèmes rencontrés par la renaissance musulmane**

Iqbâl affirme que le monde musulman a traversé une période similaire à celle de la révolution protestante. Le courant—essentiellement politique— de Luther a eu un résultat clair: le transfert graduel de l'éthique universelle du Christianisme vers une pluralité de nations, soit des systèmes plus réduits. Tandis que les plus brillants penseurs d'Europe prenaient enfin conscience que la séparation du spirituel et du temporel était l'erreur initiale, les hommes d'Etat européens, eux, forçaient indirectement le monde à l'accepter comme un dogme indiscutable.

Tout en accueillant le courant libéral dans l'Islâm moderne comme un facteur inévitable de la renaissance musulmane, Iqbâl était parfaitement conscient que l'avènement des idées libérales marquait, en même temps, le moment le plus critique de l'histoire de l'Islâm. Le libéralisme ayant tendance à agir comme une force de désintégration, l'idée de race, qui paraissait comme jamais auparavant tenailler l'Islâm moderne, risquait, à terme, de balayer la large vision humaniste prônée par le Coran et dont sont imprégnés les musulmans. Il craignait que, dans leur zèle de libération, les réformateurs religieux et politiques n'outrepussent les justes limites de la réforme.

Iqbâl affirmait « *qu'aucun peuple ne peut se permettre de rejeter en bloc son passé, car c'est ce passé qui fait son identité propre. En outre, dans les sociétés musulmanes, le problème de la réforme des institutions est encore plus délicat, la responsabilité du réformateur autrement plus lourde. L'Islâm est, par sa nature même, déterritorialisé et son but n'est pas d'offrir un modèle qui serait la synthèse terminale en rassemblant des gens de races différentes et antagonistes, en transformant cet agrégat d'atomes en un peuple qui a une conscience de soi propre. La tâche n'était pas aisée. L'Islâm pourtant, grâce à ses*

\* Professeur en sciences politiques, Université Baha uddin Zakaria- Multan-  
Pakistan.

@ Université d'Alger

*institutions bien conçues a, dans une grande mesure réussi à créer quelque chose comme une volonté et une conscience collectives au sein de cette masse hétérogène. Dans l'évolution de ce type de société, même l'immuabilité de règles socialement inoffensives liées à la nourriture, à la boisson, à la pureté ou à l'impureté, a, elle aussi, sa valeur vitale propre, pour autant qu'elle vise à permettre à cette société d'avoir une intériorité spécifique et qu'elle garantisse cette unité entre extérieur et intérieur qui contrebalance les forces de l'hétérogénéité toujours latentes dans une société composite. Celui qui critique ces institutions, doit donc tenter –avant d'entreprendre de s'y attaquer de se doter d'une vision lucide du sens ultime de l'expérience sociale qu'incarne l'Islâm. »<sup>34</sup>*

Iqbâl réfléchissait aussi beaucoup à l'idée de nationalisme territorial et à ses implications sur l'Islâm, particulièrement en Inde où la présence d'une majorité non-musulmane compliquait le problème. Il était contre cette idée, non parce que son application en Inde aurait, vraisemblablement, été moins profitable aux musulmans, mais parce qu'il y voyait les germes d'un matérialisme athée qui, selon lui, était le pire danger pour l'humanité. Un Européen, fort du concept du christianisme en tant qu'ordre monastique, pouvait considérer la religion comme une affaire privée. L'expérience du Prophète, par contre, fut une expérience individuelle qui a engendré un ordre social. C'est pourquoi l'idéal religieux de l'Islâm était organiquement lié à l'ordre social qu'il avait créé. Quant à la construction d'une entité politique sur une base nationale, elle était carrément inconcevable pour le musulman, si elle impliquait une mise à l'écart du principe islamique de solidarité<sup>35</sup>.

Cependant, dans les pays musulmans à l'exception de l'Inde - où les populations sont majoritairement musulmanes, ou dans lesquels il n'y a pas de barrières sociales entre les musulmans et les autres minorités « *des gens du Livre* », l'idée de nationalisme semblent se faire un chemin en harmonie avec la dimension universelle inhérente à l'Islâm. En effet, la première mesure concrète que l'Islâm a prise pour « atteindre la forme ultime de cohésion humaine a été d'en appeler aux peuples possédant le même idéal éthique pour qu'ils se rassemblent et se mélangent. Le Coran déclare « *Dis : O gens du Livre, venez, rassemblez-vous autour du Verbe (l'unité de Dieu) qui nous est commun* » Coran, (s.3, v.64). Les guerres entre l'Islâm et le christianisme et plus tard, les agressions européennes sous toutes leurs formes, n'ont pas permis au sens infini de ce verset de se déverser

dans le monde musulman. Cela advient progressivement de nos jours, sous la forme de ce qu'on nomme nationalisme musulman.<sup>36</sup>

### **Les musulmans et la grande crise dans l'histoire de la culture moderne.**

Iqbâl considère que l'homme moderne, en pratiquant les philosophies de la critique et de la spécialisation scientifique, est confronté à une étrange épreuve. Son naturalisme lui a permis d'exercer un contrôle sans limite sur les forces de la nature, mais lui a dénié toute foi en son propre avenir. Il est curieux de voir comment une même idée peut «agir» différemment sur telle ou telle culture. La théorie de l'évolution dans le monde musulman a suscité l'immense enthousiasme de Rumi à l'égard de l'avenir biologique de l'homme. Cette même théorie, ailleurs, a mené à une croyance tout autre: *«il semble, désormais, qu'il n'y ait plus aucun fondement scientifique à l'idée selon laquelle la richesse et la complexité actuelles du potentiel dont l'homme est doté puissent jamais être matériellement dépassées»*. C'est ainsi, dit Iqbâl, que le désespoir secret de l'homme moderne se dissimule derrière l'écran de la terminologie scientifique. Nietzsche, tout en pensant que la théorie de l'évolution ne justifiait pas qu'on puisse croire l'homme insurpassable, ne peut, à cet égard, être considéré comme une exception. Son enthousiasme pour l'avenir de l'homme aboutit à la doctrine de la «l'éternel retour», conception de l'immortalité la plus désespérée que l'homme ait sans doute jamais entretenue.

Ainsi, obnubilé par les résultats de son activité intellectuelle, l'homme moderne a renoncé à toute forme de spiritualité, c'est-à-dire qu'il n'a plus de vie intérieure. Dans la pensée, il est en conflit ouvert avec lui-même; dans la vie économique et politique, il l'est avec les autres. Il est incapable de maîtriser son égoïsme implacable et son insatiable cupidité, lesquels étouffent progressivement ses aspirations les plus élevées et ne suscitent rien d'autre qu'une lassitude existentielle. Aveuglé par le «fait immédiat», c'est-à-dire focalisé sur la source de sensation de l'instant présent, il est en rupture avec les profondeurs inexplorées de son être. C'est cette paralysie de toute

énergie – phénomène tant redouté et déploré par Huxley -, qui résulte de la pratique systématique du matérialisme.

La situation en Orient n'est guère plus brillante, poursuit Iqbâl. Le mysticisme médiéval à travers lequel la vie religieuse, dans ses manifestations les plus élevées, s'est développée, en Orient comme en Occident, est en pratique un échec. Dans l'Orient musulman, il a peut-être provoqué plus de dégâts que partout ailleurs. Loin de rassembler les forces de vie intérieure de l'homme du commun - et, dès lors, de le préparer à participer à la marche de l'histoire -, il lui a enseigné un faux renoncement et lui a appris à se satisfaire de son ignorance et de son aliénation spirituelle.

Déçu par l'idée d'une méthode de renouveau spirituel d'inspiration purement religieuse - qui, à elle seule, le maintiendrait en contact avec la source éternelle de la vie et du pouvoir -, le musulman moderne, en Turquie, en Egypte et en Perse, part en quête de nouvelles sources d'énergie : ce faisant, sa réflexion et ses émotions vont s'appauvrissant lorsqu'il se crée de nouvelles allégeances telles que patriotisme et nationalisme. Iqbâl poursuit : *« Le socialisme moderne athée qui possède toute la ferveur d'une religion nouvelle, offre un horizon plus large, mais comme ses fondements philosophiques viennent de gauchistes hégéliens, il s'oppose violemment à ce qui, précisément, aurait pu lui donner de la force et un but. Le nationalisme, tout comme le socialisme athée, du moins en cette période actuelle de tâtonnements, ne peuvent que mobiliser des forces psychologiques telles que haine, méfiance, rancœur, qui tendent à appauvrir l'âme humaine et à étouffer son énergie spirituelle insoupçonnée. Ni le mysticisme médiéval, ni le nationalisme, ni le socialisme athée ne peuvent guérir ces maux d'une humanité désespérée. Le monde moderne a besoin d'un renouveau biologique. Et seule la religion – qui, dans ses manifestations les plus élevées, n'est ni le dogme, ni la prêtrise, ni le rituel – peut préparer l'homme moderne, sur le plan éthique, à porter la lourde responsabilité que les progrès de la science moderne impliquent, le faisant renouer ainsi avec l'attitude du croyant qui devient capable de se forger une personnalité ici-bas et de la conserver dans l'au-delà. C'est seulement s'il a une vision neuve de ses origines et de son devenir, de l'alpha et de l'oméga, que l'homme pourra l'emporter, à terme, sur une société faite de compétition inhumaine et sur une*

*civilisation qui a perdu son unité spirituelle à cause du conflit entre les valeurs religieuses et politiques »<sup>37</sup>.*

Alors que l'Europe représentait à l'époque l'obstacle majeur au développement éthique de l'homme, Iqbâl croyait fermement que l'Islâm pouvait encore agir fortement pour libérer l'homme de son carcan matériel et géographique. L'humanité a besoin aujourd'hui de trois choses : une lecture spirituelle de l'univers, une émancipation spirituelle de l'individu, des principes de référence, de portée universelle, inspirant spirituellement l'évolution de la société humaine. L'Europe moderne, elle aussi, a élaboré des systèmes idéalistes sur ces bases, mais l'expérience a montré que la vérité révélée seulement par la raison est incapable de nourrir ce foyer de conviction intérieure, que seule alimente la révélation intime. A aucun moment, l'idéalisme européen n'a été érigé dans l'histoire de ce continent en principe de vie, d'où un ego perverti qui se cherche à travers des démocraties intolérantes les unes vis-à-vis des autres et dont le seul objectif est d'exploiter le pauvre au profit du riche. Le musulman, quant à lui, *« possédait ces idées ultimes basées sur la révélation et qui, provenant de la plus intime des profondeurs existentielles, intériorise sa propre extériorité. Pour lui, la base spirituelle de la vie est une question de conviction, pour laquelle même le plus inculte d'entre nous est prêt à sacrifier sa vie ; et comme l'idée de base est qu'il ne peut plus y avoir d'autre révélation, nous devrions être parmi les peuples les plus émancipés spirituellement. Les premiers musulmans, sortant à peine de l'esclavage spirituel de l'Asie pré-islamique, ne pouvaient pleinement appréhender la véritable signification de l'idée fondamentale. Laissons le musulman d'aujourd'hui apprécier sa situation, reconstruire sa vie sociale à la lumière de principes suprêmes et progresser à partir de ce but partiellement révélé de l'Islâm vers la démocratie spirituelle qui en est le but ultime »<sup>38</sup>.*

Iqbâl mourut avant de voir se confirmer ses pires inquiétudes concernant l'évolution de la civilisation européenne. Malek Bennabi, lui, vécut la seconde guerre mondiale et assista au démantèlement du colonialisme de la vieille Europe. Il perçut, aussi clairement qu'Iqbâl, le malaise du monde musulman et la crise morale et culturelle de la civilisation européenne, entraînant le monde entier vers le désastre.

Comme mentionné plus haut, l'écrivain algérien résume sous les termes de « colonisabilité » et « colonisation » les facteurs à l'origine du chaos du monde musulman. Il était pour le moins logique que dans le but de se libérer d'un effet (le colonialisme), il eût d'abord

fallu se débarrasser de sa cause (la colonisabilité). Cependant, au lieu de chercher à transformer les moyens rudimentaires de base dont elle disposait – la terre, le temps et un génie propre – pour les perfectionner par le biais d'une transformation auto-induite, la politique des pays musulmans s'est exclusivement adressée au colonisateur, exigeant de lui les moyens de changer leur statut de colonisés - paradoxe du prisonnier qui demande à son geôlier la clé de sa cellule<sup>39</sup>.

Mais si Bennabi souligne que le chaos du monde musulman s'explique pour une part décisive par des facteurs internes, il ne minimise pas pour autant le rôle stérilisant du colonialisme dont les méthodes de désorientation portent atteinte à la dignité, à la noblesse, à la modestie ; il s'adapte en permanence aux situations nouvelles, sabote toute initiative. Puisque la religion restait le seul et dernier moyen de reconstituer la santé morale d'un peuple qui, en pleine crise historique, avait perdu toute ressource morale, la renaissance musulmane a éveillé un intérêt passionné chez le colonisateur. Sa soif de pouvoir, ses ambitions démesurées l'ont amené à l'idée folle et tragique d'arrêter la marche de la civilisation dans les colonies. Pour contrer le *tajdid*, il a confectionné de toutes pièces un archaïsme, avec sa panoplie de fantoches, marabouts, pachas ou faux *âlim*<sup>40</sup>. Le colonialisme clamait, à tout moment, aux peuples colonisés les paroles de Josué « *Que s'arrête le soleil !* ». Cette prétention singulière, dit Bennabi, à laquelle n'ont jamais songé ni Gengis Khan ni Attila, est aujourd'hui la forme la plus odieuse du despotisme, en ce XX<sup>e</sup> siècle de civilisation de l'Europe chrétienne.

Le colonialisme a contribué de manière décisive au chaos du monde occidental et a mené vers un phénomène commun à toutes les civilisations : le retard de la conscience par rapport aux progrès de la science et aux avancées de la pensée. Les ruptures engendrées dans la société européenne, sur les plans social, politique et moral ont culminé dans le conflit entre le matérialisme pratique de la bourgeoisie européenne et le matérialisme dialectique de son prolétariat. Cette phase dans l'histoire de l'Europe, marquée par un schisme moral, politique et social, a coïncidé avec l'âge d'or du colonialisme et les prémices d'une renaissance musulmane. Ainsi cette société, portant le fardeau de ses idées déjà mortes ou agonisantes s'alourdit des résidus d'une décomposition supplémentaire.

Grisée par les forces neuves qu'elle avait libérées, l'Europe s'est prise au piège de son propre génie. Ce fut la période du quantitativisme et du relativisme moral où l'on perdit tout sens de « l'absolu ». Le relativisme moral donna libre cours à ses appétits en terre colonisée et jamais la soif de possession n'était plus déchaînée que lorsqu'on découvrait une nouvelle colonie. Le « scientisme » et le « colonialisme » s'associèrent et devinrent la fatalité de l'Europe, exactement comme la théologie était devenue la fatalité de l'homme post-almoHADien. Bennabi cite le Prophète : « *Celui qui creuse un puits sous les pieds de son voisin y tombera lui-même* ». Et craignant davantage pour une nation l'injustice commise par elle que l'injustice subie, il ajoutait : « *Le pouvoir, même pratiqué par des non croyants, perdurera s'il est juste, mais le pouvoir inique, même pratiqué par des croyants, périra à coup sûr* »<sup>41</sup>.

Selon l'écrivain algérien l'histoire de notre époque réalise tragiquement ces prophéties ; l'Europe, qui aurait dû utiliser sa civilisation comme un flambeau pour guider la marche de l'humanité, l'a utilisé pour mettre le feu au monde colonisé. Mais elle en a récolté sur son propre sol - les maux du désarroi et du fatalisme face au pouvoir malfaisant de la mythologie, maux dont elle avait semé les graines dans le reste du monde.

Mais il y a le retour de bâton. Le colonialisme a engendré un hyper nationalisme dans la conscience européenne, qui, d'une distillation philosophique à une autre, est parvenu à la quintessence du mythe de la « race élue » qui a fini par justifier le dernier degré de la barbarie. La première guerre mondiale marqua réellement un stade intermédiaire entre le colonialisme et le nazisme. A cette époque, chacun invoquait, pour servir ses intérêts matériels, les composantes prometteuses de l'alchimie moderne : Dieu, le Droit, l'Homme se retrouvèrent mélangés à l'exploitation des matières premières. « *Et un beau jour, on se réveille sous le choc : Bah ! C'est la barbarie suprême qui culmine, concentré de toutes les barbaries du quotidien. Qu'elle s'incarne dans le nazisme, soit ; mais avant d'en être la victime, on en avait été la complice ; on avait soutenu ce nazisme avant d'y être assujetti ; on l'avait absout, on avait fermé les yeux, on l'avait légitimé, car jusqu'alors, il avait été appliqué à des peuples non européens* »<sup>42</sup>.

Et les ruptures de se multiplier, la corruption de s'amplifier chaque jour en Occident ; justice truquée, destruction de la conscience et réveil, chez le colonisateur, des instincts les plus primaires de cupidité, de violence, de haine raciale.

Alors que la science et l'économie ont mis le monde en état de (pré)fédération, les idées, au contraire, ont gardé leur vieux ferment de discorde, marquant, au degré le plus violent, le déséquilibre entre une conscience attardée et une science en progrès. Celle-ci a aboli l'espace - seule demeure la distance entre les cultures, qui, elle, n'a fait qu'augmenter : il n'est que de songer à un mendiant illettré d'Afrique et à l'homme faisant exploser la bombe atomique aux Etats-Unis ou en URSS. Cette contradiction entre les faits et les idées est tragique. Que pouvait bien signifier la déclaration « *des droits de l'homme* » pour un « indigène » rustre d'Asie ou d'Afrique. C'est une culture matérialiste qui sous-tend tout cela et s'est mise au service d'un Empire, non d'une civilisation.

Dotée de l'inertie de la matière, cette culture est incapable de suivre l'évolution de ce qu'elle produit, prisonnière de cette contradiction à cause de son cartésianisme. On est plus soucieux de « causalité » que de « finalité ». On sait comment façonner la matière mais on ne sait pas comment la rendre utile à l'homme. L'Europe est devenue technicienne mais a cessé d'être morale - elle ne peut plus entrevoir de perspectives humanistes au-delà des frontières d'un monde exclusivement défini en termes de matière, de nombre et de quantité. Une civilisation trouve son équilibre entre le spirituel et le temporel, la causalité et la finalité. La rupture de cet équilibre a plongé la civilisation musulmane dans l'anarchie métaphysique et du chaos maraboutique. On assiste aujourd'hui à une autre expérience qui débouche sur un nouveau déséquilibre, projetant la civilisation occidentale au bord du gouffre.

La désintégration du monde colonial a mis à nu le sens profond de l'histoire, en même temps qu'elle a révélé le lien qui unit les problèmes, les besoins du monde et la nécessité de rééquilibrer les relations entre les peuples. Le colonialisme et le nationalisme sont tous deux condamnés car incompatibles avec un ordre international qui se détournerait de la force ; on ne peut participer à un ordre humain tant qu'il



y a un colonisateur et un colonisé. Par ses institutions, le monde est en train d'infléchir le cours de l'histoire. Le libéralisme cède la place à un ordre rationnel qui tend vers une harmonie générale, laquelle n'obéit pas à des visées utopiques, mais à la stricte loi des besoins vitaux. Le monde musulman devra prendre en considération cette étape historique décisive dans son évolution. Des concepts tels que le panarabisme et le panislâmisme sont, dès lors, obsolètes, tout comme l'est le pan-européanisme qu'on cherche à ressusciter à Strasbourg.

Même appréhendée du point de vue strictement spatial, *« l'unité du monde a toujours été le phénomène essentiel de l'histoire, tandis que les conflits étaient de simples accidents, des épiphénomènes. Si cette vérité échappe à l'esprit cartésien, c'est parce que sa culture formatrice pose que l'histoire et la pensée débutent à la fondation de Rome et à la création des académies d'Athènes »*. *« Il est étrange, poursuit Bennabi, de constater combien même les plus brillants esprits d'Europe semblent incapables de s'élever au-delà de la pensée hellène. Dès qu'ils franchissent la frontière des humanités gréco-latines, ils donnent l'impression d'errer sur une autre planète »*. Bennabi mentionne avec espoir un nouveau courant décelable dans l'oeuvre de certains écrivains occidentaux tels que Guenon et Huxley qui s'attachent à mettre en lumière le dénominateur commun de la pensée mystique universelle. Il lui paraît difficile cependant d'évaluer l'impact de ces travaux sur les liens et les rapports quotidiens entre les êtres et les peuples.

Quoi qu'il en soit, remarque Bennabi, le monde musulman, par son atavisme même, est déjà à mi-chemin vers ce nouveau monde. Malgré sa colonisabilité, l'homme post-almohadien a conservé un sens essentiel des valeurs morales. Même avec du retard, l'homme post-almohadien, plus que l'homme *« civilisé »*, réunit toutes les dispositions psychologiques de l'homme nouveau — ce *« citoyen du monde »* ou, selon l'expression prophétique de Dostoïevsky, l'homme total.

Alors que le musulman doit mobiliser toutes ses facultés d'adaptation pour atteindre le niveau technique de l'ère atomique, son rôle reste spirituel avant tout, en tant que modérateur de la pensée matérialiste et de l'égoïsme nationaliste. Comme le signale le penseur algérien en ouvrant déjà la voie à sa renaissance spirituelle, Iqbâl appelle le monde musulman à

adopter une tournure d'esprit qui lui permette d'appréhender les choses et les institutions « *non en pesant leurs avantages ou inconvénients sociaux pour tel pays ou tel autre, mais dans un but beaucoup plus ambitieux, progressivement mis en œuvre pour servir l'humanité tout entière* »<sup>43</sup>. Selon Bennabi, la métaphysique d'Iqbal peut choquer un esprit biaisé par son rationalisme à qui semble irrationnel tout ce qui ne peut être enfermé dans le quantifiable et le mesurable, mais elle dictera, inéluctablement, le comportement de l'homme du monde nouveau.

Toute sa vie, Bennabi a mené son *jihād* contre l'ignorance, le sectarisme, l'intolérance religieuse et raciale. Non seulement il n'a cessé d'écrire, mais a beaucoup voyagé. Il a observé de près le phénomène civilisationnel dans les pays visités, cherchant les raisons pour lesquelles la majorité des pays du Tiers Monde ont effroyablement échoué après leur indépendance. La reconquête économique du Japon et de l'Allemagne, le succès de l'expérience révolutionnaire en Chine ont plus que jamais conforté son opinion sur l'importance des idées en tant qu'instruments de progrès dans une société donnée.

En 1959 déjà, Bennabi soulignait l'importance de la lutte idéologique qui doit précéder et guider le combat pour l'émancipation sociale et économique. Il attirait l'attention sur cette nouvelle étape de l'évolution internationale où la lutte de pouvoir entre les deux superpuissances était passée au plan idéologique. Il incombait alors aux pays musulmans et aux pays afro-asiatiques, matériellement sous-développés, de se soucier, plus que jamais, de la problématique des idées. Il rappelait comment la conférence de Bandung, tant redoutée par les experts politiques occidentaux et considérée comme l'événement le plus menaçant de l'après-guerre, n'avait pas réussi à mobiliser un immense potentiel matériel et humain pour se libérer d'un système économique, social et politique au service des intérêts de l'impérialisme occidental, parce qu'il lui manquait l'étincelle idéologique qui aurait pu provoquer la nécessaire explosion. La série de conférences que Bennabi a données dans l'Algérie indépendante sur l'idéologie, la culture et la civilisation montre qu'il n'a pas cessé d'être habité par ces questions.

L'indigence des idées s'est illustrée de manière spectaculaire dans le chaos économique régnant dans la

plupart des pays musulmans et du Tiers-monde où, même après trente à quarante années d'indépendance, la majorité de la population continuait à végéter dans l'ignorance et une pauvreté affligeantes. Dans son livre *Le musulman dans le monde de l'économie* (1972), Bennabi aborde le problème des points de vue culturel et social et propose un programme d'action économique qui, tout en intégrant l'expérience des autres peuples, s'inspirerait des notions coraniques de solidarité, de justice sociale et de dignité humaine.

De son retour de son dernier pèlerinage, au début de l'été 1972, Bennabi donne deux conférences à Damas sur le rôle du musulman dans le dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle. Il évoque la crise significative de l'axe Washington-Moscou, c'est-à-dire l'axe du pouvoir, de la science et de la civilisation, crise qui, selon lui, s'explique d'une part par la perte des arguments traditionnels qui, jusque-là, motivaient et validaient son idéologie, sa vie sociale et économique et par l'échec des efforts pour leur trouver des valeurs de substitution, d'autre part. C'est ce vide fatal, cette absence de raison d'être, qui mènent la jeunesse au désespoir sur la voie de l'animalité, de la drogue et du suicide.

L'histoire semble avoir de nouveau atteint un point de non-retour et Bennabi pensait que l'heure était enfin venue pour qu'enfin se réalise ce verset coranique : « *C'est Lui qui a envoyé Son Messenger porteur de la bonne direction et de la religion du vrai afin de la placer au-dessus de la religion toute entière, n'en déplaise aux associateurs* » (Coran, s. 61. v.09)

Cependant, le penseur algérien avait prévenu : le musulman ne peut accomplir sa mission que s'il en respecte ses conditions. Avant de s'occuper du salut des autres, qu'il s'occupe d'abord de son propre salut. Il doit s'élever au niveau de la civilisation, la dépasser, pour qu'elle-même se hisse jusqu'à la sainteté de l'existence, la dimension divine de l'existence, qui ne saurait être en dehors de l'existence de Dieu.

## Notes et références

- <sup>1</sup> – Bennabi Malek, *Vocation de l'Islâm*, Paris, Le Seuil, 1954.
- <sup>2</sup> – Bennabi considère l'année 1369 ap. J.C comme *un tournant dans l'histoire et la civilisation musulmanes*. Comme cela coïncide avec la chute de l'Empire almohade en Afrique du Nord et en Espagne, l'auteur utilise le concept de post-almohadien pour désigner l'ère du déclin musulman.
- <sup>3</sup> - Les sentiments de Bennabi résonnent comme en écho des propres observations d'Iqbâl sur le rôle de l'Islâm dans le sous-continent. Dans son discours historique de 1930, qui envisageait la création d'un Etat musulman indépendant, Iqbâl dit : « *l'Inde est peut-être le seul pays dans le monde où l'Islâm, en tant que force d'édification d'un peuple a le mieux réussi. Ce que je veux dire par là, c'est que la société musulmane, avec sa remarquable homogénéité et son unité interne, en est venue à être ce qu'elle est, sous la pression des lois et des institutions conjuguées à la culture de l'Islâm* ». Affirmant que la création d'un Etat musulman serait dans l'intérêt aussi bien de l'Islâm que de l'Inde, il poursuivait en disant que cela permettrait à l'Islâm de se débarrasser des marques que l'impérialisme arabe avait été forcé d'y imprimer, de mobiliser son droit, son éducation, sa culture et de les rapprocher de son esprit originel et de l'esprit des temps modernes.
- <sup>4</sup> - Gibb, HAR, *Modern Trends in Islâm*. University of Chicago Press, 1947. Bennabi fait probablement référence à la traduction française, Gibb, HAR, *Modern trends in Islâm*, trad. fr de B. Vernier, Paris, GP, Maisonneuve, 1949.
- <sup>5</sup> - Iqbâl M, *The Reconstruction of Religious Thought in Islâm*, Sh. Muhammad Ashraf, (réédité), 1944, p.126.
- <sup>6</sup> - Ibid, pp 127-128
- <sup>7</sup> - Ibid, p.141
- <sup>8</sup> - Ibid, pp. 138-139
- <sup>9</sup> - Ibid, p. 141
- <sup>10</sup> - Ibid, p. 143
- <sup>11</sup> - Ibid, pp. 141-142
- <sup>12</sup> - Ibid, p. 81
- <sup>13</sup> - Bennabi, op. cit, pp. 22-23

- <sup>14</sup> - Ibid, p.23
- <sup>15</sup> - Ibid, pp. 159-160
- <sup>16</sup> - Ibid, p. 22
- <sup>17</sup> - Iqbâl, op. cit, pp. 142-145
- <sup>18</sup> - En effet, il devient, de plus en plus évident chaque jour que la crise culturelle que traverse aujourd'hui le monde vient de la polarisation accrue entre la civilisation occidentale représentée par les Etats-Unis, d'une part, et la culture musulmane, d'autre part. Les Etats-Unis saisissent la moindre occasion pour augmenter ou conforter leur hégémonie politique, économique et culturelle dans le monde et encourager leur suprématie à l'échelle planétaire. Les conditions dont ils bénéficient actuellement pour mettre en œuvre cette stratégie sont excellentes. Les seules cultures nationales qui refusent obstinément de se soumettre à l'ordre américain sont les pays où l'Islâm reste fort. Rien d'étonnant, dès lors, que les victimes de la prétendue guerre contre le terrorisme soient toutes musulmanes. Certains ont compris qu'en défendant leur culture, les musulmans sont aussi en train de lutter pour la liberté des autres cultures, y compris occidentales. Cette prise de conscience se reflète dans ces manifestations multi-culturelles et multi-confessionnelles massives, qui dénoncent la guerre en Afghanistan, en Irak, celle faite aux Palestiniens ainsi que la « globalisation ». Dans un article intitulé « *L'extrémisme islamique peut sauver la civilisation occidentale* », un commentateur américain écrit : « *ce qui peut choquer les Américains, en particulier ceux qui se disent chrétiens, c'est que la culture arabo-musulmane puisse non seulement avoir été le creuset de la civilisation occidentale, mais être aussi son salut* ». La guerre actuelle n'est qu'en surface une guerre contre le « terrorisme » ou une défense de la « liberté » - d'autres encore y voient un lien avec le pétrole, les banques ou le soutien à Israël – la « vraie guerre » étant en fait « *entre deux visions du monde* ». Quand on dit cela, le monde arabo-musulman est considéré par le « Nouveau Monde » ou ce qu'on nomme, par défaut, le Nouvel Ordre Mondial, comme dépositaire de valeurs avariées. Et pourtant, les valeurs culturelles du monde arabo-musulman sont bel et bien celles-là mêmes que le monde chrétien chérit. Mark Glenn affirme que l'Islâm ressemble bien plus au Christianisme que n'y ressemble le Christianisme occidental contemporain. « *Le fait est que - toute autre raison mise à part - ce qui existe au Moyen-Orient, ou dans le Vieux Monde comme certains l'appellent, est une culture qui repose encore sur des principes fidèles aux valeurs morales de base, valeurs qui n'ont pas encore cédé à*

*l'influence corruptrice des médias et de l'argent des Occidentaux. Ces cinquante dernières années, aucune culture, à l'exception de celle qu'englobe le monde arabo-musulman, n'a résisté à ce pouvoir corrupteur qui aliène les hommes de telle manière que l'individu est réduit à la valeur de ce qu'il produit et de ce qu'il consomme. Et pour que cette méthode fonctionne, les gens qui tirent les ficelles ont lentement mais sûrement levé tout obstacle, qu'il soit religieux, culturel, moral, qu'il relève d'une tradition ou d'une vision du monde, en recourant aux médias, aux universitaires, aux milieux financiers. Dans le monde arabo-musulman, la famille – la famille traditionnelle, avec tous ses rôles traditionnels – est encore perçue comme le socle le plus important de la société et on prend très au sérieux tout ce qui peut la menacer ; la notion de descendance est capitale et on sait combien est dangereux le relativisme moral occidental, combien il menace directement la stabilité de la société. On est conscient que si l'on soumet les enfants pendant trop longtemps à un discours décadent, cela finira par la ruine à l'échelle du pays tout entier. » Glenn dit que le nouvel ordre mondial a fait et fait tout ce qu'il peut pour étouffer et neutraliser toute opposition et nombre de groupes et d'institutions ont en effet échoué. Ainsi, à l'exception de quelques rares poches de résistance, rien n'entrave le chemin du nouvel ordre mondial, hormis le monde arabo-musulman. « Si, par quelque miracle, le monde arabo-musulman venait à sortir victorieux de l'assaut dont il est victime et que l'influence sécularo-athée du nouvel ordre mondial était réduite, afin que l'Occident reconquière le terrain où naguère il avait pied, alors, il faudrait reconnaître à l'Islâm et au monde arabo-musulman le mérite de n'avoir pas cédé devant la menace de l'extermination ».*

<sup>19</sup> - Kaplan, Robert D, *Looking the World in the Eye*, *The Atlantic Monthly*, Dec 2001

<sup>20</sup> - Iqbâl, op. cit, p.54

<sup>21</sup> - Ibid, p. 12

<sup>22</sup> - « *La culture américaine est critiquée pour sa versatilité, le règne du « tout-jetable » qu'elle a instauré. Mais là réside sa force. Toutes les cultures précédentes, civiles ou militaires, ont cherché à atteindre une forme de vie idéale, qui, une fois obtenue, durerait, parfaite et figée. Pour la culture américaine, il n'est pas question de 'finalité' mais de moyens, de dynamique qui crée, détruit et crée de nouveau. Si nos travaux sont éphémères, tels sont aussi les plus beaux dons de la vie – passion, beauté, ...la vie elle-même. La*

*culture américaine est vivante.* » Peters, Major P Ralph, Parameters (US Army War College Quaterly) summer 1997, pp 4-14.

<sup>23</sup> - Iqbâl, op. cit, pp. 147-148

<sup>24</sup> - Ibid, pp. 163-164

<sup>25</sup> - Ibid, p. 159

<sup>26</sup> - Bennabi cite Iqbâl d'après Gibb (op. cit. p.78) lequel ne propose pas les lignes qui vont suivre et qui rejoignent parfaitement la pensée de Bennabi : *« Il n'y a rien de mal à cet élan vers la culture européenne. C'est sur le plan intellectuel, un développement supplémentaire de quelques-unes des phases les plus importantes de la culture musulmane. Notre seule crainte est que les attraits extérieurs fascinants de la culture européenne freinent notre élan, risquant ainsi de nous empêcher d'accéder à la véritable intériorité de cette culture »*. Iqbâl, op. cit, p. 7

<sup>27</sup> - Iqbâl, Ibid, p. 151

<sup>28</sup> - Ibid, pp. 15-16

<sup>29</sup> - Ibid, pp. 154-155

<sup>30</sup> - Ibid, pp. 154-155

<sup>31</sup> & <sup>31</sup> - Iqbâl était lui aussi convaincu que la bataille de Siffin marquait un tournant dans l'histoire de l'Islâm : elle a tué dans l'œuf l'organisation économique et démocratique de la société – conformément au Coran et à la Soumma – et mené à l'impérialisme arabe. De plus, *« le matérialisme des dirigeants Omeyyades opportunistes de Damas avait besoin d'un prétexte pour justifier ses méfaits à Karbala et préserver les avantages tirés de la prise de pouvoir par l'émir Mu'awiyya d'une éventuelle révolte populaire. C'est alors que sont apparus, malgré les protestations des hommes de religion, un fatalisme moralement avilissant et une théorie institutionnelle dite du fait accompli, qui servaient des intérêts établis. Comme les musulmans ont toujours cherché dans le Coran une caution à leurs différents comportements – même aux dépens de son sens commun – l'interprétation fataliste a eu des conséquences graves et prolongées sur les peuples musulmans »*, Iqbâl, op. cit. pp. 110-111.

<sup>32</sup> - Bennabi, op. cit, pp. 25-26

<sup>33</sup> - Ibid, pp. 26-27

<sup>34</sup> - Iqbâl, op. cit, P 167

<sup>35</sup> - Ahmad, Jamil-ud-din, Op. cit, pp. 121-124

<sup>36</sup> - Ibid, pp. 135-136

<sup>37</sup> - Iqbâl, op. cit, p. 167

<sup>38</sup> - Ibid, pp. 179-180

<sup>39</sup> - On est frappé par la ressemblance avec l'appel qu'Iqbâl avait lui-même lancé aux Musulmans du sous-continent lors d'un discours prononcé à Lahore le 21 mars 1932. Affirmant que la communauté dans sa totalité avait besoin de repenser complètement sa mentalité, afin d'être à nouveau capable de sentir l'urgence d'idéaux et de désirs neufs, Iqbâl disait : -« *l'Indien musulman a depuis longtemps cessé d'explorer les profondeurs de sa vie intérieure. Il en résulte qu'il a cessé d'exister dans le halo glorieux d'une vie pleine et par conséquent il est en passe de s'engager dans un compromis indigne de l'homme avec des forces dont il s'est convaincu qu'elles seraient invincibles s'il les combattait frontalement. Celui qui désire transformer un environnement défavorable doit subir une transformation complète de son être. La leçon que te donne le passé doit être méditée. N'attends rien de quelque côté que ce soit. Rentre en toi-même et pétris ta glaise jusqu'à ce que ce travail fasse de toi un homme, si tu veux que tes aspirations se réalisent. La flamme de la vie ne peut s'emprunter ; elle doit s'allumer dans le temple de ta propre âme.* »

<sup>40</sup> - Le même triptyque *mir*, *pir* et *faqih*, qu'Iqbâl combattit sans relâche.

<sup>41</sup> - Bennabi, op. cit, p. 118

<sup>42</sup> - Ibid, p. 122

<sup>43</sup> - Iqbâl op. cit, p. 167